

Du Conte au Théâtre.

Mise en scène d'une lecture musicale des Contes d'Automne de Grégoire Solotareff

Il nous fallait une atmosphère intimiste où l'on peut murmurer. Recréer une ambiance de veillée d'autrefois, dans l'enfance, à la campagne, une clairière, une maison dans les bois, un salon forestier, où sont réunis comme dans les pièces de Tchekhov, des amis, des voisins, des membres de la famille, des visiteurs dont l'un se mettra plus ou moins discrètement au piano, un autre à raconter. Nostalgie de maison paisible, de famille réunie dans le calme pour lire, chantonner, regarder le soleil se coucher par la fenêtre, ou les premiers flocons tomber, attendre le père qui revient d'on ne sait où, boire du thé, lire des poésies, commenter les dernières nouvelles et les potins, feuilleter le journal, des magazines, des atlas, des guides de voyages. Retrouver les positions de lecture prolongées des vacances, un vieux canapé, comme un nid, une tanière, un terrier. Lire debout, assis, couché, vautré, chanter en chœur, se dégourdir après avoir un peu somnolé, dire des bêtises pour amuser les enfants. Un cocon pour les jours d'intempéries, d'exil, où battraient le cœur d'une petite tribu civilisée décidée à neutraliser les soubresauts du temps présent.

Les problèmes seront pratiques: il faudra habiter la maison, connaître et partager le territoire, pouvoir y recevoir des loups, des renards, des souris, un rat, un mulot, une pie, des corbeaux, un écureuil, des mouettes, des moineaux, un lièvre, des chiens de chasse, une taupe, une horrible maman avec son monstrueux bébé, la routine.

Nous nous inspirâmes de la dramaturgie toute naturelle de l'automne dans les pays tempérés. Pluie, humidité, brusques et intenses ensoleillements de l'été indien, petit froid, premiers flocons, bourrasques et tourbillons de feuilles mortes en tempête, premières gelées. Les mois passent et l'heure tourne, le temps d'une ritournelle. La bonne heure où on allume la lampe, où l'on retrouve le fauteuil pour continuer enfin le livre. On fait du feu, il fait bon, on s'abandonne voluptueusement à la mélancolie. On évoque la politique, les cauchemars idéologiques qui chassent les gens de leurs maisons. Les untel ont divorcé, untel est mort, c'est la vie. Le temps passe, il est si court et paraît si long quand on s'ennuie.

Nous jouerons avec lui. On l'organise, on l'apprivoise, on le suspend, on prend quelques respirations, on le désarticule, on l'étire, on le dresse, on le précipite jusqu'à provoquer des réactions, on accumule la tension et le rire éclatera juste au bon moment, on le laisse aller.

On joue aux animaux, on joue à l'Égypte, aux rencontres improbables. Aux oiseaux (qui sont des cons selon Chaval). On joue à la vieille fille coincée. A l'apitoiement hypocrite, à la méchanceté villageoise. On jouit de la banalité effarée avec un plaisir sot. On sympathise avec les lièvres en fuite. On parle de la beauté, on raconte des paysages, on fait le vent, le froid, le silence.

On vit l'expérience intérieure du vol des rapaces, l'agonie minuscule et dérisoire d'une fourmi parisienne que toute son ardeur au travail ne sauvera pas de l'écrasement.

La mort fait rire et la bêtise et les religions, et les vieux corbeaux borgnes qui se prennent pour Napoléon.

On adopte un ton très docte pour dire des idioties.

Tout est possible, au fond.

Une femme adulte joue un petit lapin logique et un bassoniste une grand-mère qui fait sauter les crêpes. Les histoires sont drôles, sombres, courtes, tendres.

Comme les enfants, nous qui sommes en notre automne bien sonné, nous nous autorisons à nous cacher derrière les fauteuils ou les canapés, à escalader les pianos, à disparaître sans raison derrière les meubles, à resurgir inopinément, mine de rien. Les chats, les chiens font ça. Solotareff le sait bien. Le public est à 30 cm, on peut lui parler à l'oreille, comme à un confident. Nous savons tous très bien de quoi il est question.

Nous sommes des personnages en chair et en os dans un décor dessiné, des lilliputiens géants dans une maison de poupée au jeu des échelles et des perspectives dévoyées. Du sol orangé émergent des meubles en 3 D.

Des humains animés dans un dessin statique. On est enfermés, il n'y a pas d'issue, la porte est peinte. La clarté de la fenêtre est peinte aussi. Et nous racontons des histoires inventées tout en vivant dans ce salon. Tantôt gai, tantôt compassé, couleur du temps, couleur des sentiments changeants, couleur de réflexion, et les images, sortant des livres, sont encore à flotter entre nous et le public. Il voit très bien, comme nous, les sillons noir et blanc, le ciel bleu vif, les ronciers, la bruyère mauve, l'herbe émeraude, la neige en rêve: toutes les illustrations que Grégoire Solotareff n'a pas peintes ni dessinées pour ses Contes d'Automne.

Comme nous sommes sages à faire les fous! A imiter les gens sérieux, soucieux de préséance, qui se font des niches, des affronts, prisonniers des rituels domestiques, des bonnes manières animalières dans notre petit théâtre quotidien.

Nous avons accompli sans dommage la traversée de l'automne, ayant hissé les couleurs des mots selon Solotareff, avec flamboyante économie, imprévisibles procédés, respect considérable de la moindre virgule, mécaniques comiques repassées sans faux-pli, abandon au lyrisme.
Il semble bien que Grégoire Solotareff nous ait transportés du conte au théâtre sans difficulté.
Et voilà une heure, un automne, notre vie qui ont passé.

Margarete Jennes Schaerbeek 26/01/03

Extrait de "Questions de théâtre n°8", éditée par le théâtre La montagne magique